

Cinéma d'aujourd'hui — Cinéma de demain Routes, errances et égarements

Carlo Mandolini

Number 193, November–December 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mandolini, C. (1997). Cinéma d'aujourd'hui — Cinéma de demain : routes, errances et égarements. *Séquences*, (193), 27–29.

CINÉMA D'AUJOURD'HUI

CINÉMA DE DEMAIN

routes, errances et égarements

Il y a quelques années, le Festival des films du monde de Montréal décidait de scinder en deux catégories distinctes la section *Cinéma d'aujourd'hui et de demain*. Ces sections, qui étaient devenues au fil des ans le rendez-vous incontournable des festivaliers curieux et exigeants, étaient un véritable coffre au trésor où, au hasard des titres et de la programmation, l'on pouvait découvrir des œuvres riches, surprenantes et exaltantes. Cette année, je revenais à une fréquentation plus assidue et fidèle de ces catégories que j'avais dernièrement plus ou moins délaissées pour couvrir d'autres aspects du festival. J'anticipais donc ces retrouvailles. Malheureusement elles se sont révélées un peu froides.

Tel que présenté cette année au FFM, le cinéma *d'aujourd'hui* et celui de *demain* ne s'est pas offert sous ses aspects les plus enthousiasmants. De plus cette section double, qui fut un temps sans doute la plus *cinéphilique* de la programmation, semble s'être transformée en un fourre-tout un peu hétéroclite, où la mise en scène la plus débridée côtoie l'application la plus académique des règles de l'abc cinématographique.

Or, à bien y penser, ce flottement stylistique d'une œuvre à l'autre (et parfois à l'intérieur d'une même œuvre) fut à l'image de l'errance et des

tergiversations de nombreux protagonistes des films présentés dans ces deux sections. Les cinémas d'aujourd'hui et de demain auront en effet amplement démontré ce poncif de l'écriture de scénario: il n'est jamais drôle pour un personnage de vivre dans un scénario. Le festival a en effet présenté des marginaux à la pelle — et tout particulièrement des hommes — incapables de faire face aux exigences de la vie contemporaine. Des hommes qui se donnent l'illusion de la réussite en brandissant le revolver, les muscles, l'argent ou les pulsions sexuelles. Quand on ne sait plus vraiment où l'on en est — socialement et psychologiquement — et que l'on se cherche sans cesse, on s'accroche parfois au moindre repère!

Révéléateur de cette approche, quoique d'une facture plutôt mineure, le film *You Are Here*, de l'Américain Tom Rooney parvient à évoquer sur le ton de la *screwball comedy* une fable assez divertissante sur la perte des repères. Ce premier film complètement fauché (les cafés et les halls de gare sont totalement déserts!) adopte l'esthétique du *road movie* (avec sa route, sa dimension initiatique et un soupçon de surréalisme) pour raconter la quête sentimentale et existentielle de deux personnages fort contrastés, Jack et Holly. Sans situation sociale solide ni l'un ni l'autre, ces deux marginaux sympathiques se retrouvent à l'occasion d'un week-end assez désastreux durant lequel, à la recherche d'une maison qu'ils ne trouveront jamais, ils tenteront de se retrouver eux-mêmes. Cette difficulté d'orientation (entendez: sociale) est habilement soulignée par une mise en scène qui multiplie les angles de prise de vue contradictoires. Enfin, l'image-clé du film nous montre Jack accroché à une branche d'arbre, entre ciel et terre donc, en train de méditer sur son incapacité à donner un sens à sa vie. Heureusement pour l'homme, il y a toujours une femme pour le décrocher et lui dire «You Are Here». Entendez, bien sûr, couleur sentimentale de la *screwball* oblige, «vous êtes dans mon cœur». Et comme dans la *screwball*, l'union entre un homme et une femme est la première étape de la cohésion sociale. Le film décroche un sourire, et ce n'est déjà pas mal!

La route est beaucoup plus présente et le transit plus troublant dans *Shady Grove*, une autre première œuvre, de l'Américain Christian Moore. Ce projet, d'abord un court métrage étudiant, s'est transformé en long grâce à l'intérêt d'un producteur. D'un coin perdu du Texas, Shady Grove, à la jungle de New York, le film raconte le cheminement initiatique de Zak, un jeune chanteur mélancolique sans grand talent ni conviction, qui suit sa



You Are Here

compagne Louise (laquelle, contrairement à son compagnon apathique, prend les moyens de poursuivre ses rêves de gloire et de richesse) jusqu'à New York. Mais la *Big Apple* est triste lorsque les rêves ne mènent nulle part et l'univers nocturne de la ville, filmée dans un noir et blanc granuleux faisant contraste avec la luminosité des scènes se déroulant au Texas, traduit un grand désenchantement. Désenchantement, parce que le voyage physique et initiatique des personnages n'aura servi à rien. Ainsi Lulu, que l'on voit une première fois prostituée au Texas est, malgré son transfert à New York, demeurée prostituée. Louise, qui passait son temps à ranger les affaires de Zak dans leur roulotte à Shady Grove en se promettant des jours meilleurs, continue à faire le ménage à New York (elle est femme de chambre au *Chelsea Hotel*). Quant à Zak, il continue à regarder la vie lui filer entre les doigts. Le plus déconcertant dans tout cela, c'est que le réalisateur n'évoque même pas le moindre soupçon de nostalgie pour le Sud natal. Dans *Shady Grove* le passé n'a donc aucune importance et le présent non plus. Alors quant à l'avenir...

Toujours des États-Unis, le film *Mr. Vincent* de Robert Celestino raconte lui aussi l'histoire d'un aspirant chanteur. Monsieur Vincent, c'est Johnny, un prof d'anglais désenchanté et plutôt loubard qui, à peine séparé de sa femme, renoue avec Lisa, une ancienne flamme dont il voudra gagner l'amour à coups de cadeaux et d'argent. De toute évidence, c'est par la



Mr. Vincent

possession que Johnny se définit (je possède donc je suis). Mais plus Johnny insiste, plus Lisa se dérobe. Ici, comme dans *Shady Grove*, l'impossibilité de former un couple solide semble traduire la difficulté de s'engager et de s'impliquer socialement. La tension dramatique de *Mr. Vincent* monte alors au même rythme inquiétant que le comportement de Johnny, qui devient de plus en plus violent. Celestino filme avec finesse cet affrontement psychologique qui ressemble au jeu du chat et de la souris. Mais plus que la mise en scène, ce sont les acteurs qui portent le film à bout de bras. Frank John Hughes est excellent dans ce rôle de Vincent, personnage nerveux qui, sentant le temps jouer contre lui, vit sa vie à grande vitesse, de peur de voir l'essentiel lui échapper — lui qui n'a peut-être plus beaucoup de temps pour voir les choses venir et tenter de s'intégrer dans un système qui le rejette. La banlieue new-yorkaise de Yonkers prend donc ici une force métaphorique importante.

La fin de la récréation a aussi sonné pour Stavros, l'un des personnages du très charmant *Balkanisateur*, un autre *road movie*, cette fois du réalisateur grec Sotiris Goritsas. Ce film, jolie fable sur l'amitié et l'entente entre les peuples, entraînera Stavros — qui sera bientôt père — et Fotis, deux amis magouilleurs qui tenteront de faire un coup d'argent grâce à un système de transfert de fonds assez compliqué, lequel les mènera de la Grèce à la Suisse, en passant par les Balkans. Goritsas joue beaucoup sur les contrastes et les différences culturelles, garants pour lui d'une humanité plus riche. Aussi, parmi les images-clés du film, on retrouve nos deux compères exécutant une danse grecque dans un chalet suisse en compagnie de touristes européennes. Et puis il y a cette vieille bagnole qui refuse de rendre l'âme grâce à l'assemblage de pièces amassées ici et là durant le périple transeuropéen. En cette ère d'élaboration de l'Europe sociale, politique et économique, ce film se présente comme une sorte de réconciliation réussie entre *les Europes*.

ROULEZ JEUNESSE

La jeunesse et le temps sont-ils encore complices? Cela dépend des points de vue... et des pays. Ainsi l'Irlande, qui fut fort bien représentée avec trois films dans la catégorie *Cinéma d'aujourd'hui* (toutes des premières œuvres), a présenté trois histoires qui tentent de faire la lumière sur les problèmes d'intégration de la jeunesse. Une jeunesse qui, pour se définir et s'accomplir, doit *partir*. Partir à la recherche d'horizons meilleurs, ou tout quitter à la recherche de soi-même, que ce soit à Londres (*Drinking Crude*, *The Last Bus Home*) ou à New York (*Gold in the Streets*, *The Last Bus Home*).

Dans le touchant *Gold in the Streets*, la réalisatrice Elizabeth Gill illustre les liens unissant quelques jeunes Irlandais qui partagent un appartement à New York. Chacun vit comme il peut son rêve américain, avec l'espoir de se trouver un emploi intéressant, vivre pleinement l'aventure new-yorkaise ou simplement échapper aux agents de l'immigration. Mais ce qui est le plus important, c'est que l'attachement à la mère patrie est constamment remis en question. Souvent tout ce qui reste d'irlandais chez eux est l'accent et l'inévitable carte postale envoyée par les parents qui se retrouve collée sur le frigo. La fracture est encore plus profonde et cruelle dans *The Last Bus Home* de Johnny Gogan, qui décrit à la fin des années 70, quatre jeunes gens qui commencent à voir leur rêve de formation d'un groupe rock se préciser. Mais tous ne sont pas prêts à quitter Dublin pour Londres, où un contrat d'enregistrement les attend. Notamment le chanteur qui, plutôt que d'avouer sa crainte d'avoir à vivre l'épreuve de l'exil, préfère saborder le groupe en révélant et ridiculisant en plein spectacle l'homosexualité du batteur. La bagarre et le drame qui s'ensuivront seront à l'image de l'immense sentiment de gâchis et de désillusion dépeint par Gogan.

La musique, encore la musique, est au cœur de *Gudia/La Poupée* du réalisateur indien Goutam Ghose. Ici, les thèmes de la liberté d'expression de l'artiste et de la censure politique sont au cœur de ce film musical particulièrement divertissant (à condition bien sûr de se laisser prendre au jeu). Johnny a repris le métier de ventriloque et il anime la poupée grandeur nature de son ancien maître. Mais il ne saurait se contenter de n'être qu'un amuseur public. Citoyen responsable et artiste engagé, Johnny n'hésitera pas à dénoncer la corruption politique et l'état de délabrement de son pays.



Balkanisateur

Il faut également voir à quel point le citoyen/spectateur moyen, qui ne recherche que le divertissement dans l'art, est pris à partie par le couple Johnny/Goutam Ghose. Johnny, d'une part, tient un double discours dans ses chansons. Ghose, de son côté, a bâti un film regorgeant d'images chatoyantes, de musique et d'autres éléments de pur divertissement. Pourtant, il ne se privera à aucun moment de dénoncer le système politique de son pays et les tentatives de censure. Le plus incroyable, c'est de voir le personnage de Johnny s'en prendre, à la fin du film, au public présent à son spectacle – donc, à nous aussi – et leur reprocher leur bêtise.

RAPPORTS ENCHEVÊTRÉS

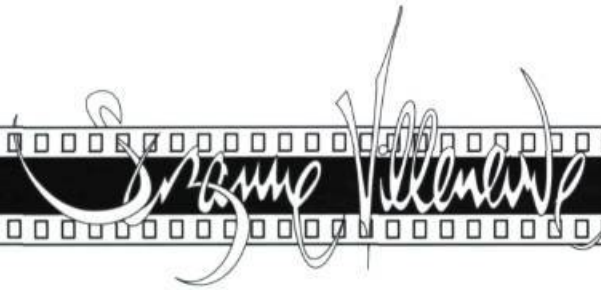
Au bout de la route d'*Il bagno turco – Hammam*, coproduction Italie-Turquie de Ferzan Ozpetek, il y a, là aussi, l'inconnu: Francesco, jeune homme dans la trentaine, se rend à Istanbul afin de vendre le bain turc que sa tante lui a légué à sa mort. Mais le choc culturel et la chaleur de l'accueil de la *famille* de sa tante le troublent à un point tel que Francesco remettra toute sa vie en question, y compris son appartenance culturelle et son orientation sexuelle. La mise en scène d'Ozpetek s'appuie sur le rapprochement des extrêmes. Dans la très belle scène de la première visite au bain turc, le réalisateur *ralentit* littéralement l'existence de Francesco et le plonge

dans les mystères les plus troublants de l'Orient et du passé de sa tante. Mais le reste du film demeure de facture très classique et peu novatrice. L'approche d'Ozpetek fait parfois vaguement penser au cinéma de Bertolucci, dans la mesure où les rapports rêve/réalité, être/paraître et passé/présent s'enchevêtrent constamment.

Or si Francesco s'est *trouvé* en parcourant l'espace qui le mène de l'Italie à la Turquie, il en va tout autrement pour Piero Nava, le protagoniste de *Testimone a rischio*, de l'Italien Pasquale Pozzessere. Ici Piero, homme d'affaires honnête et citoyen responsable, alerte la police après avoir été témoin d'une action mafieuse contre un magistrat. Mais le nom de Piero est diffusé par les médias et la police craint maintenant pour la vie du témoin et de sa famille. Les Nava entreprendront alors une longue série de déménagements et de changements d'identité. Et plus ils traverseront l'Italie en quête d'un lieu sûr, plus les relations au sein de leur famille se désagrègeront. Tourné comme un téléfilm mais servi par un scénario particulièrement efficace, le film garde le spectateur constamment en haleine. Les autorités policières et politiques sont ici vigoureusement égratignées par Pozzessere, même si, à la fin du film, l'honneur de l'Italie demeure relativement sauf. Ce film tente de renouer avec un certain cinéma politique tel qu'on le pratiquait en Italie durant les années 70. Or une approche filmique plus inspirée aurait sans doute grandement accentué l'impact de cette œuvre et aurait souligné davantage l'aspect surréaliste de cette situation où un citoyen se voit littéralement rayé de la carte sociale pour avoir voulu contribuer au mieux-être de cette même société.

En cette époque désabusée où le citoyen considère avec un certain cynisme les institutions sociales et politiques, ce film s'avère une métaphore intéressante. Si ledit cinéma d'aujourd'hui et de demain n'a pas réservé de grandes surprises cette année, il continue tout de même à témoigner d'une activité indépendante qui tient le coup et qui ose s'exprimer. Cette expression n'est pas toujours des plus convaincantes, mais elle a le mérite de nous obliger, cinéphiles et critiques, à porter un regard toujours plus rigoureux et attentif. **S**

Carlo Mandolini

	RELATIONS PUBLIQUES / PUBLIC RELATIONS
SUZANNE VILLENEUVE & ASSOCIÉS INC.	
640, rue Saint-Paul Ouest, tél : (514) 393-8835 fax : (514)	# 504, Montréal, Québec H3C 1L9 874-0246 e-mail : sva@alphacom.net